

Les faux visages de nos bibliothèques

Bruno Roy

Volume 40, Number 2, April–June 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033456ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033456ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, B. (1994). Les faux visages de nos bibliothèques. *Documentation et bibliothèques*, 40(2), 95–96. <https://doi.org/10.7202/1033456ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les faux visages de nos bibliothèques *

Bruno Roy

Président de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois

Les bibliothèques sont le maillon d'une chaîne qui va des oeuvres au public. Certes, elles n'ont pas été créées pour faire vivre les écrivains, fussent-ils québécois. Mais rappelons que ce sont les écrivains et les écrivaines qui nourrissent les bibliothèques. Penser le contraire est très certainement une vue de l'esprit. L'on ne s'étonnera pas, ici, que je donne un point de vue d'écrivain sur la question des bibliothèques, non un point de vue de gestionnaire.

Dans une étude intitulée *L'évolution des habitudes de lecture au Québec 1979-1989*, Gilles Pronovost a mené, pendant cette période, trois sondages successifs (1979, 1983 et 1989). Les tendances qui s'y maintiennent viennent appuyer un point de vue qui mérite notre attention. Il y affirme que la fréquentation des librairies est presque deux fois plus importante que celle des bibliothèques publiques. Il confirme également que ce sont les lecteurs de livres qui ont tendance à fréquenter le plus les bibliothèques. De plus, il constate que l'accroissement de la clientèle des bibliothèques publiques provient non pas d'un public lecteur, mais des changements dans le profil sociodémographique des usagers. Je n'ai pas, concernant la fréquentation des bibliothèques, à décrire une polarisation certaine de la clientèle. Mais celle-ci, groupe de lecteurs s'il en est (toutes catégories confondues), est-elle bien servie? Le doute s'installe. Pourtant, les sondages confirment que la lecture demeure l'activité culturelle préférée des Québécois, d'où l'accroissement du prêt des livres et celui tout aussi constant du public des bibliothèques.

L'intérêt pour la lecture de ce public est acquis. Les études le confirment: ce ne sont pas les bibliothèques qui conquièrent leur public, mais celui-ci qui naturellement va vers elles. «C'est pourquoi, écrit Gilles

Pronovost, nous sommes portés à penser que les bibliothèques et les librairies constituent moins des facteurs d'incitation à la lecture que des lieux où peut être satisfait le goût de la lecture chez ceux qui ont déjà acquis des habitudes de lecture»¹. Dans cette perspective, la question des attentes trouve-t-elle sa réponse dans les efforts d'animation récurrents qui visent à attirer des publics à priori moins portés vers la lecture?

En effet, transformer les bibliothèques en foyer culturel ou «centre de loisirs» ne doit pas nous faire oublier la nature même d'une bibliothèque. Celle-ci, trop souvent hélas! n'est pas perçue comme un centre d'information, mais bien comme un centre de rencontres et de détente. Même une rencontre d'écrivains ne doit pas nous détourner de l'objet premier d'une bibliothèque: les livres. Transforme-t-on trop facilement nos bibliothèques en mini-maison de la culture? Y tient-on trop souvent des expositions de dessins ou de costumes représentant les différentes cultures plutôt que de présenter, par exemple, des expositions de livres? Faut-il contenir le développement des bibliothèques publiques au développement du marché scolaire? De la même manière que les arénas, pourquoi les bibliothèques relèvent-elles, la plupart du temps, du service des loisirs? Dans ce service: qui, pensez-vous, sort gagnant? Si dynamique qu'elle soit, on dirait que tout ce qui entoure l'animation d'une bibliothèque supplée à l'affaiblissement de sa vocation naturelle qu'est le livre. On pourrait même penser que prêter des livres devient tabou. De fait, les bibliothèques sont de leur époque: elles subissent, elles aussi, l'effet «pharmacie Jean-Coutu» où pour reprendre une formule connue: «Il y a de tout là-dedans». C'est ainsi qu'on en arrive à ignorer les services de consultation, d'information et de références qui sont le propre d'une

bibliothèque. L'index, disait suavement Jean-Claude Germain, c'est la seule anatomie de la bibliothèque. En effet, personne ne doute de l'identité d'un lieu comme l'aréna: pourquoi se met-on à douter de l'identité d'un lieu comme la bibliothèque?

Ne faut-il pas savoir pourquoi on va à une bibliothèque? Pour lire, s'informer ou emprunter des livres. Il n'y a pas à avoir honte de protéger une telle fonction. Je dis que la bibliothèque n'a pas besoin de se présenter avec un autre visage que le sien propre. Son rôle, c'est d'être: un lieu de lecture et de recherche, une institution documentaire, une centrale de prêts, un centre de conservation du patrimoine littéraire et un lieu d'accessibilité intellectuelle.

La bibliothèque ne peut pas faire ce que la littérature elle-même ne fait pas: développer des lecteurs. Pourquoi s'adresser à ceux et celles qui ne viennent pas? Ne faut-il pas d'abord s'adresser aux gens qui la fréquentent? Automatiquement, nous nous adresserons à ceux et celles qui lisent. Mais voilà!, autre complexité du problème, quels livres se retrouvent sur les rayons?

Trop souvent, l'on se réjouit de voir augmenter sa clientèle parce que les gens lisent des livres pratiques que l'on achète en plus grand nombre. Belle perspective

* Ce texte est celui d'une allocution prononcée, le 23 novembre 1993, lors de la première assemblée générale de l'Association des Amis de la Bibliothèque municipale de Montréal.

1. Gilles Pronovost, «Évolution des habitudes de lecture au Québec 1979-1989», *Colloque Développement et rayonnement de la littérature québécoise: un défi pour l'an 2000*, UNEQ, 11, 12 et 13 mai 1992, document p. 16.

utilitaire et si proche du vécu du lecteur-consommateur. Ces dernières années, on peut certes parler d'une crise dans la transmission de la connaissance qui correspond à une progression de l'analphabétisme fonctionnel, forme moderne de l'illettrisme où l'on confond l'habileté à décoder un message et l'effort de comprendre le sens d'une oeuvre. Appauvrir la présence du livre littéraire dans les bibliothèques correspond à l'appauvrissement de la connaissance. La question est posée: les bibliothèques ont-elles pour rôle de faire lire le plus de monde possible ou faire lire le mieux possible les gens qui les fréquentent? Nous répondons: lire pour mieux vivre non pour savoir tout faire.

«Notre deuil principal, affirmait André Thibault lors du colloque littéraire de l'UNEQ, n'a pas pour objet la culture cultivée, mais le rêve qu'elle cesse d'être un privilège». Sans compter que le milieu des bibliothèques n'est pas convaincu de la présence de la littérature sur ses rayons. Pour nous, le problème se situe au niveau du livre littéraire, c'est-à-dire du point de vue de sa réception et de sa circulation. Car le livre québécois ne rejoint pas son public. Le danger, c'est que même dans les bibliothèques, le livre québécois devienne une fiction. Quand donc certains bibliothécaires vont-ils se débarrasser du préjugé qui veut que la littérature québécoise ne soit pas à la hauteur? En parlant d'elle, comprennent-ils qu'il y a une fausse division culturelle entre les auteurs classiques et les auteurs populaires? «Les lecteurs qui recherchent des titres récents, écrit Rosaire Garon, se tourneront vers la librairie, alors que ceux qui désirent consulter des ouvrages plus anciens difficiles à trouver sur le marché, iront à la bibliothèque»². Pourquoi alors les collections, par exemple, se présentent comme des anomalies? Pourquoi la pratique de l'élagage, autre exemple, se fait-elle de façon si anarchique?

Ce dernier problème, plus particulièrement, touche à une pratique qui risque la dilapidation du fonds du patrimoine littéraire québécois et universel: les soldes d'ouvrages. Il y a là, pour nous, une pratique qui mériterait une étude systématique

et sérieuse. Ces soldes exigent des précautions dont on ne sait pas si elles sont toujours prises. La consultation entre les bibliothèques est-elle suffisante afin que dans telle bibliothèque on ne se débarrasse pas de ce qui serait apprécié dans une autre? Car, il faut bien le voir, nous assistons, dans le cas des soldes, à l'appauvrissement des fonds chèrement acquis au fil des ans.

Quant à la tarification de base des bibliothèques, beau problème démocratique, elle limite le droit à l'information. Il m'apparaît y avoir là un problème social, sinon éthique. Bien sûr, nous sommes conscients que la nouvelle loi sur les bibliothèques a éliminé la gratuité. Heureusement que cette pratique n'est pas encore généralisée à la grandeur du Québec. Dans la région de Québec, toutefois, la majorité des bibliothèques sont tarifées. Il y a de quoi, pour l'avenir, d'être terrifié. Le slogan est aussi de son époque: «Tu utilises, tu payes».

Oui, l'Union des écrivaines et écrivains québécois a des attentes face aux bibliothèques publiques. Ma présence à votre assemblée annuelle me donne l'occasion fort appréciée, du reste, de les formuler ainsi:

- faire de la bibliothèque un lieu fréquenté particulièrement par des lecteurs et des lectrices;
- ne pas ouvrir les bibliothèques qu'aux heures de travail et maintenir des heures d'ouverture suffisantes;
- assurer une présence accrue des professionnels;
- consolider le fonds de littérature québécoise;
- consolider le fonds de littérature régionale (s'il y a lieu);
- regarnir les collections acquises et en faire la promotion; les informatiser pour créer un réseau municipal efficace;

- créer des bibliothèques partout (il y a encore des municipalités qui n'en ont pas).

Je n'apprendrai à personne d'entre vous que le rôle des bibliothèques est lié à leur état, à leurs conditions budgétaires, au travail professionnel de leur personnel, au maintien et au développement de leurs collections, etc. Les moyens de les renouveler ne sont pas infinis. De la même manière, il ne s'agit pas de nier les progrès: depuis une vingtaine d'années, on compte l'apparition d'au moins 1 000 bibliothèques à travers le Québec. C'est le rôle qu'on leur fait jouer qui les détourne de leur vocation naturelle.

L'Union des écrivaines et écrivains laisse aux usagers et usagères le soin d'imaginer l'orientation d'une bibliothèque et la structure de participation dans laquelle ils ou elles souhaitent intervenir adéquatement. Ce qu'elle craint, toutefois, c'est que l'insuffisance de volumes dans une bibliothèque entretienne une attitude uniforme des goûts de lecture. Car, doit impérativement disparaître cette question insidieuse: «Pourquoi vous achetez d'autres livres, est-ce qu'ils les ont tous lus?»

Lorsqu'il s'agit de positionner la bibliothèque publique au niveau de l'épanouissement culturel des individus et de leur société, il faut éviter de confondre accès à la culture et loisir culturel. Souvenons-nous que les bibliothèques sont d'importants lieux de fréquentation des livres et les premiers lieux de conservation du patrimoine littéraire. Sur leurs rayons se retrouvent des compétences de civilisation. Le livre sera toujours représentatif d'un état actuel de civilisation. Voilà pourquoi sa présence dans la culture en général définit en termes de valorisation culturelle le bien-être général des gens.

2. Rosaire Garon, in Gilles Pronovost, «Évolution des habitudes de lecture...», p. 9.